

La femme au foyer est-elle un luxe ?

Autor(en): **Langel, Claude**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses**

Band (Jahr): **63 (1975)**

Heft 10

PDF erstellt am: **16.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-274282>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CHEZ NOS VOISINS DE FRANCE

Nous avons lu pour vous

Voyager quand même

La qualité de la vie est une exigence que chacun d'entre nous peut et doit manifester, et que peuvent revendiquer à plus forte raison les handicapés physiques.

Pour ce motif vient de paraître « Guide de la France pour Handicapés Physiques » édité par Euro-Handicap avec le concours du Comité National Français de Liaison pour la Réadaptation des Handicapés. Cet ouvrage est publié en édition bilingue franco-anglaise, et est très systématique. Vous y trouverez tout ce qui peut intéresser un voyageur handicapé qui désire visiter Paris ou faire un séjour en province.

Chaque monument cité est accompagné non seulement de ses heures d'ouverture, mais d'une foule de détails, parking possible, accès, matière du sol, confort, etc.

Pour chaque hôtel, il y a un tableau très clair indiquant exactement les dimensions des portes des différents locaux, ascenseur compris.

Malheureusement, cela nous permet de constater qu'il y a bien peu d'hôtels qui soient vraiment pratiques pour un voyageur en chaise

roulante. Puisse cela donner des idées aux architectes des hôtels qui se raient construits dans l'avenir.

Un ouvrage en tout cas qui, avec en annexe une carte des villes recensées avec hôtels accessibles, doit rendre de très grands services à ceux qui veulent « Voyager quand même ».

Cécile Perréard.

La femme au foyer est-elle un luxe ?

La femme au foyer est-elle un luxe ? « Non », répond l'Association pour le Soutien et la Promotion de la Femme au Foyer (ASP2F), fondée en mars dernier à Paris. Non, car la femme au foyer représente un apport financier important pour la famille et la société.

Lasses d'entendre répéter que la libération de la femme passe exclusivement par le travail professionnel, des femmes au foyer ont décidé de se grouper pour défendre le droit au choix. Le fait qu'il y ait, en France, 7 millions de femmes salariées ne doit pas faire oublier une majorité — jusque-là silencieuse — de 9 millions de femmes au foyer.

Si l'on considère ces chiffres, la création de l'ASP2F perd son aspect

paradoxal puisqu'elle répond à un besoin peu exprimé, mais réel. Après deux mois d'existence, l'ASP2F comptait déjà 500 adhérentes.

BUTS

Mobiliser l'opinion, transformer l'image de la femme au foyer, tels sont les buts de l'ASP2F.

Dans cette perspective, diverses mesures ont été prises : création de clubs d'entraide et d'autopromotion pour lutter contre l'isolement des femmes au foyer (ces clubs sont déjà implantés à Paris, Bordeaux, Toulouse, Arras, Saint-Quentin et en Belgique). — Organisation des gardes d'enfants, de crèches à domicile, de placements de vacances. — Initiation des femmes à la vie municipale, à la politique. — Préparation à des responsabilités auxquelles elles ne sont pas habituées.

Parallèlement, l'ASP2F demande le lancement d'une étude officielle destinée à déterminer la plus-value apportée à la production nationale par les femmes au foyer ; la création d'une substantielle allocation ; la multiplication des formules d'horaires souples et de travail à mi-temps ; la sécurité sociale indépendante de la qualité de chef de famille ; le développement, au niveau scolaire, de l'enseignement mixte des travaux ménagers et pratiques.

Pour l'heure, l'ASP2F entame une campagne d'incitation à la vie politique, estimant que la représentation féminine est insignifiante au sein des assemblées élues. Claude Langel.

VOYEZ LA SUÈDE !

« Allo... je ne viendrai pas travailler aujourd'hui, mon fils est malade et ma femme va au bureau... S'il y a moins de fièvre, demain matin, vous me verrez. » Prévenu en ces termes, l'employeur suédois ne peut que s'incliner. Depuis 1974, lorsqu'un enfant doit garder la chambre, c'est indifféremment le père ou la mère qui peut s'absenter de son travail pour le soigner. Celui qui le fait touche la même allocation que s'il était lui-même malade (environ 90 % du salaire) pendant au maximum dix jours par an. L'allocation maternité a été remplacée par une allocation parentale, égale à l'allocation maladie, et elle est versée pendant sept mois. Jusqu'à présent, les hommes n'usent de ce « privilège » qu'à raison de 1 %. La réforme bouleverse trop d'idées reçues, mais ce pourcentage ne peut que s'accroître.

Dès la maternelle, en effet, on propose aux garçons d'apprendre à tricoter et aux filles à travailler le bois — sans contraindre personne. Dans tous les manuels, on fait une chasse systématique aux clichés sur les rôles « exclusivement masculins et féminins ». Quant à « l'éducation sexuelle et de la vie à deux », c'est ainsi qu'elle s'appelle maintenant, elle commence doucement dès la première année de l'école de base (sept ans), pour se poursuivre jusqu'à la fin (seize ans). On n'y enseigne pas seulement la physiologie des relations sexuelles, mais on insiste de plus en plus sur l'aspect psychologique des rapports des couples.

Entrée dans la vie professionnelle, la femme dispose de son salaire et fait sa propre déclaration de revenus, depuis 1970. Le pourcentage de femmes qui travaillent est passé de quarante-neuf en 1966 à soixante en 1972. Dans les cours de formation et de reconversion, organisés par la Direction nationale du marché du travail, la proportion de femmes, qui était de 20 % en 1960, a atteint

50 % en 1971. Quant aux salaires féminins, ils étaient en moyenne de 60 % de ceux des hommes en 1960. En 1972, ils étaient montés à 84 %.

Un très grand nombre de femmes travaillent à temps partiel soit parce qu'elles ne trouvent pas d'autre emploi, soit parce que leurs maris ne sont pas encore prêts à partager toutes les tâches ménagères avec leurs compagnes. Le travail à temps partiel ne leur donne pas la même sécurité que leurs maris et leur « libération » est donc, elle aussi, partielle. La dérogation pour l'égalité entre les hommes et les femmes étudie donc maintenant les modalités d'une mesure à long terme encore plus révolutionnaire ; la journée de six heures pour tous, qui donnerait davantage de temps au mari et à la femme pour partager équitablement les travaux de la maison.

Malgré une législation d'avant-garde et l'évolution rapide des esprits, beaucoup reste à faire. L'égalité « idéale » ne se trouve ni au Riksdag, qui compte seulement soixante-quatorze femmes sur trois cent cinquante députés, ni au gouvernement — il n'y a que trois femmes ministres —. Interrogé, il y a deux ans, sur cette contradiction apparente avec sa politique d'égalité, maintes fois proclamée, M. Palmé avait répondu : « Lorsque le dernier employeur aura cessé toute discrimination dans son entreprise et que le dernier mari aura accepté de partager toutes les tâches avec sa femme, alors nous pourrions envisager, pour couronner notre partage, de faire accéder les femmes au trône de Suède. »

Ainsi, trois siècles après la reine Christine, une nouvelle reine monterait-elle sur le trône de Bernadotte... Mais, les Suédois n'auraient pas, entre-temps, aboli la royauté ? G. S.

CLAUDE

Claude, c'est Claude Bilgischer, de Peney-Dessus par Satigny, un petit bout de jeune femme bien frêle, au visage d'ange, qui crée des merveilles, des ciseaux fabuleux en céramique, des poteries plus qu'originales, dans un appartement-atelier unique par les couleurs et les formes. « Depuis quand exercez-vous votre art, Claude ?

— J'ai eu envie de modeler depuis toujours. Pourtant, par tradition, j'ai fait des études classiques. C'est en m'occupant d'enfants dits difficiles et inadaptes que j'ai pris conscience de ce que j'appellerais ma vocation. N'envisageant pas d'études dites scolaires, j'ai essayé d'autres moyens, la culture de radis et de petites fleurs sur le balcon, le modelage surtout, et j'ai vu alors combien c'était important, un bout de tasse (ingrat, et pourtant maniable) que l'on peut toucher, transformer, puis souvent défigurer complètement ou détruire, par manque de confiance ou par émerveillement — autre paradoxe — comme si le résultat obtenu faisait peur, peur de ce qu'il pouvait donner. Je me suis aperçue que ces enfants, au début, ne voulaient rien montrer d'achevé. Ils ne voulaient pas dire ce que leur modelage représentait. Il fallait que je devine. Peu à peu, moi aussi je me suis laissée prendre et j'ai aimé façonner. J'étais un peu des leurs, de ceux qui ont besoin, peut-être plus que tout autre, de s'exprimer. Un enfant dit difficile ou inadaptable n'est-il pas souvent un artiste ? Pourquoi pas, après tout ? Quoi qu'il en soit, ma nouvelle activité me devint vitale tant j'y avais pris goût.

J'ai aussi enseigné le latin et autres branches aux enfants difficiles. Moi qui avais tant de peine à communier avec moi-même et avec les autres, je me sentis bien avec ces enfants-là. Ils m'épanouirent. Finalement, j'ai acheté mon four.

— Et vous devintes céramiste...

— ...mais sans avoir suivi la filière. Ce qui m'intéressait, c'était le modelage, les objets aux formes extraordinaires. J'aime imaginer. Dans les écoles il n'y a pas de couleurs. Alors, je me suis lancée dans les émaux préparés, et les ai arrangés moi-même. Ensuite, j'ai travaillé la céramique avec celle qui est devenue ma grande amie, Mme Beer-Zorian, laquelle m'a laissée très libre parce qu'elle trouvait que j'avais quelque chose à dire, alors qu'elle devait « mâcher » le travail de ses autres élèves. Elle avait compris que j'avais besoin de cette liberté de m'exprimer. Nos œuvres avaient les mêmes couleurs tout en étant très différentes. J'ai appris à faire mes formes à la main, sans tour. A vrai dire, je me sens à l'aise hors des sentiers battus, là où je peux me donner à fond. Ce n'est pas la perfection des formes que je recherche, mais que ce soit vivant. J'aime exprimer ce que je ressens. Un art pur et dépourvu de m'intéresse pas particulièrement, le monde n'étant, en somme, pas uniforme. En général, les gens ne nous laissent pas la liberté d'expression. Pourtant, certains se laissent toucher en retrouvant dans nos créations des choses qui leur sont familières tout en n'étant pas de la photo. Les vigneronnes ne reconnaissent pas leurs raisins, ni les paysans leurs fruits, mais ils les aiment ainsi interprétés. Ce qui est merveilleux dans la création, c'est qu'on peut inventer des pommes roses, des fleurs qui n'existent pas, qui éclatent. J'aime ce que je

fais et c'est ce qui me tiens et me fait oublier les nombreuses heures de travail et une santé pas toujours très bonne.

— On peut vraiment parler ici de feu sacré !

— C'est-à-dire que, pendant quatre ans, j'ai travaillé en perdant jusqu'à six cents francs par mois, ce qui m'obligeait à donner des cours de latin pour m'en sortir. C'est qu'il fallait acheter du matériel, des émaux, le four. J'ai d'ailleurs été admirablement aidée par Mme Laurent, de l'atelier Cora, à Hermance, qui m'a toujours fait confiance avec enthousiasme.

— Et vous êtes maintenant reconnue comme une grande artiste.

— Oh ! je suis loin de me sentir une grande artiste... bien loin... Je fais partie des Femmes artisanes, ce qui me permet d'exposer régulièrement avec elles. Je fais aussi partie de l'Atelier 70, rue de la Madeleine, à Lausanne. J'y expose à l'année, ainsi qu'en quelques magasins comme « La Babiole », à Genève, par exemple.

— Mais votre atelier n'est-il pas un lieu d'exposition permanente ?

— Pour ceux qui m'aiment. Ceux-là trouveront toujours porte ouverte chez moi, en respectant un peu, cependant, mon horaire de lève-tôt et de couche-tôt.

— Quels conseils donneriez-vous à jeune artiste artisan ?

— Dans la vie, il faut faire un choix et se donner à fond à ce qu'on a choisi. Cela représente des sacrifices, mais joyeusement consentis. Je ne crois pas qu'on puisse construire quelque chose de grand et de durable en menant la « vie d'artiste ». Mon métier m'a heureusement donné un rythme. Je dois suivre mon four, l'ouvrir à telle heure, le surveiller. On ne peut pas être dilettante. La joie du travail bien fait est ce qu'il y a de plus grisant dans ce métier où le rythme de l'artisan s'allie à l'angoisse de l'artiste.

— Vous êtes très sensible.

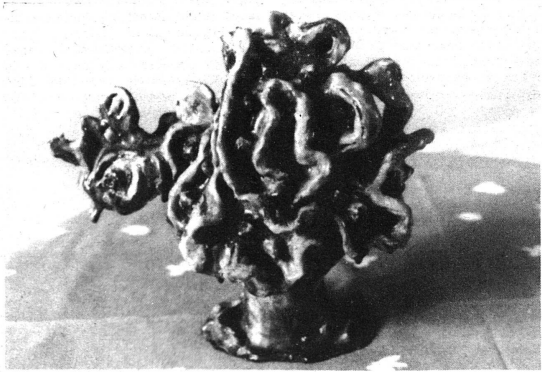
— J'ai surtout trop d'imagination. Pour moi, un pot ne peut pas être simplement un pot. J'ai toujours envie de lui mettre des ailes, des plumes... Mais les gens ont une idée fixe : un pot c'est toujours comme ça et jamais autrement. Tout le monde devrait penser la même chose. Chacun se laisse déconcerter par un animal fabuleux ou un objet empreint d'un peu d'originalité. En somme, ils ont tous besoin d'un moule. Dès qu'on en sort, on vous étiquette. J'aimerais pouvoir être comme eux, comme tout le monde. Mais je ne peux pas et j'en souffre, croyez-moi. Pourtant, les gens disent de moi « c'est une artiste », et puis finissent quand même toujours par être sidérés de voir que l'« artiste »

travaille autant qu'eux, si ce n'est plus, qu'elle a les mêmes problèmes qu'eux et qu'elle va aussi à la Migros. Si j'ai beaucoup supporté dans ma vie, c'est que j'aime ce que je fais et que c'est même une passion. Je voudrais tant que les autres partagent ma joie. Un artiste ne peut pas être méchant. J'ai l'impression que, quand on est heureux de ce qu'on fait, on ne peut que rendre les autres heureux. Mais j'ai aussi de la peine à croire en moi. Si vous saviez comme la critique démolit. Alors que tant de gens vous aiment et aiment ce que vous faites, une seule critique sape toute la confiance que vous avez en vous. Et Dieu sait s'il faut avoir la confiance ! Un artisan est heureux et fier de ce qu'il fait. La remise en question est, en revanche, toujours présente chez l'artiste. Rien n'est jamais définitif.

— Mais quand vous devez vous séparer de vos œuvres pour les vendre, n'est-ce pas inhumain ?

— Certes, quand on vend tout, c'est le cimetière. Mais ce qui est important, voyez-vous, c'est de se donner entièrement à ce qu'on fait. Je m'efforce toujours de donner tout de moi, afin que, le soir, après le travail quotidien (la peinture ne représente que quelques heures, le reste étant besogne physique, pénible parfois), je puis me dire que j'aurais le droit de mourir dans la nuit, le cœur content. Quand je n'ai pas fait ce que je voulais, je ne suis pas satisfaite et ne puis pas me dire, comme Katherine Mansfield, « tout est bien ». C'est alors que je n'aurais pas le droit de mourir avant de m'être rattrapée... Mes petits pinceaux sont bien vaillants, mais les meilleurs instruments, ce sont encore les mains, et aussi la chance, car, en céramique, quand tout s'écroule, c'est terrible. Evidemment, il faut bien se dire que nous ne sommes pas des dieux... »

J. T.



LISEZ FEMMES SUISSES

CHUARD & FRANCOZ

Décoration Réparation meubles anciens

TISSUS

GENÈVE

Tél. 59 11 71

Lydia Dainow
GENÈVE

INSTITUT DE BEAUTE

Des soins de beauté individualisés avec les produits

LYDIA DAINOW

17, r. Pierre-Falco Tél. 35 30 31